

Qui mène la danse.

Marcus avait horreur des vides-greniers. Quel intérêt pouvait-on bien trouver à de vieux objets poussiéreux, abîmés, poisseux, passés de mode ou tout simplement laids ? Sauf qu'aujourd'hui, il était coincé derrière le stand familial et la journée ne faisait que commencer. Sa grand-mère étant décédée quelques semaines auparavant, sa mère l'avait imploré de tenir le stand sous prétexte qu'elle-même n'en aurait pas la force et que de toute façon il n'avait sûrement, lui, rien de mieux à faire un samedi. Heureusement, il commençait un nouveau travail le lundi suivant, il aurait une excuse imparable désormais : personne n'oserait s'opposer à la fatigue du travailleur qui gagne durement sa vie.

Après plus de quatre heures assis sur une chaise inconfortable à essayer de vendre de façon convaincue des horreurs sentant la naphthaline à de parfaits inconnus, Marcus décida qu'il était temps de se dégourdir les jambes. Il mit un panneau annonçant son retour dans les dix minutes - minutes qu'il espérait bien sûr prolonger quelques peu - sur la table, demanda à son voisin de surveiller ses affaires et partit au hasard des ruelles, surpeuplées en ce début d'après-midi estival. Partout s'étalait la même chose : de vieux jouets d'enfants cassés, de la vieille vaisselle fissurée, des vieux livres aux reliures de cuir (quoique dans cette catégorie, certains auraient sûrement mérité un coup d'œil s'il avait été d'humeur) et surtout les odeurs de poussière et de renfermé. Il s'arrêta presque sans s'en rendre compte devant un stand un peu différent des autres. Les affaires à vendre étaient essentiellement des vêtements, des objets de décoration neufs ou en excellent état et des livres parus il y a peu. Enfin quelqu'un qui avait compris ce qui attirait les honnêtes gens ? Le vendeur était un jeune homme, ce qui était assez étonnant étant donnée la moyenne d'âge élevée des teneurs de stand. Il était silencieux, avec un air absent ; son visage très pâle contrastait avec ses cheveux bruns. Marcus ne tenta pas d'entamer la conversation et regarda avec plus de

détail les possessions de ce vendeur taciturne. En fouillant machinalement parmi les vestes et autres chemises, son regard fut attiré par une paire de chaussures noires en cuir, luisantes sous le soleil. Leur état était parfait, la taille également et Marcus estima qu'elles seraient idéales pour son nouveau travail de commercial dans une grande entreprise. Pour quinze euros il repartit avec ce qui lui en aurait coûté au moins une centaine - neuf - dans le commerce. Belle affaire ! Cela lui mit du baume au cœur pour le reste de la journée et il se mit à vendre les affaires familiales avec plus d'entrain.

* * *

Après une journée ennuyeuse, rien de tel qu'une soirée entre amis pour se redonner un peu la pêche. Un bon bain une fois rentré, quelques coups de fil, choix des habits pour aller au Club, choix des chaussures. Chaussures... Mais bien sûr : sa nouvelle paire ! Il allait les mettre ce soir là pour les faire à ses pieds en dansant, ce qui lui permettrait d'être bien à l'aise dedans au premier jour de son travail. Et malgré la fatigue de la journée, c'est un homme sifflotant gaiement et motivé qui alla retrouver ses amis à l'entrée d'un club très sélect de la ville.

« Salut Marcus, tu as l'air en forme ! l'accueillit un grand gaillard brun au sourire parfait.

- Salut Jonas ! Et oui, ce soir c'est la dernière fête avant le début du travail, il va falloir en profiter un max !

- T'as bien raison grand ! Allez tout le monde, c'est parti ! »

A tout juste minuit, la boîte de nuit commençait à se remplir. La musique donnait le rythme, couvrant les discussions ou même les cris. La bande d'amis se lança directement sur la piste. Marcus n'était pas un bon danseur, mais la Techno a ceci de bien qu'il suffit de bouger pour avoir l'air de danser. Il n'était pas non plus un très bon dragueur, ses techniques d'approche, en plus de sa maladresse en danse, lui avaient valu de nombreux refus de la part des demoiselles. A vingt-six ans il avait encore toute la vie devant lui pour trouver la femme qui lui conviendrait, mai

en attendant, il souhaitait juste profiter.

Il s'élança donc comme à son habitude sur la piste, repérant un groupe de jeunes femmes relativement plaisantes à l'œil. Il voulu s'approcher quand tout à coup, ses jambes ne semblèrent plus répondre à sa volonté. Il se mit à s'agiter, virevolter, dessiner des figures compliquées et fut bientôt le centre d'attention de la salle.

« Dis donc mon pote, je ne savais pas que tu savais danser comme ça. Les nanas n'ont d'yeux que pour toi, tu ne repartiras pas seul ce soir, c'est moi qui te le dis !

- Je sais pas ce qui arrive, je te jure, j'ai l'impression que mes pieds ont leur propre volonté. En tout cas, je vais en profiter pour aller harponner la jolie rouquine dans le coin là-bas.

- Ah, ah ! Sacré Marcus, toujours en chasse ! Fonce ! »

Effectivement, le nouveau Fred Astaire ne finit pas la nuit seul cette fois, mais accompagné de sa cible rousse dans un joli petit appartement en centre ville. Au petit matin, il s'éclipsa sur la pointe des pieds. Une fille oui, mais pas de petite amie, c'était son crédo. C'est un dimanche paisible et solitaire qu'il passa chez lui avant le stress du travail qu'il ressentirait à coup sûr le lendemain.

* * *

Le bâtiment de la multinationale semblait vouloir dominer le ciel. Marcus se sentit tout à coup bien petit dans ce monde. Il vérifia une dernière fois sa tenue : costume impeccable, chaussures brillantes (décidément une bonne affaire), sourire plaqué sur le visage, cheveux disciplinés. Il se présenta à l'accueil, fut conduit auprès de son directeur de secteur, puis à son bureau. La matinée allait commencer, après une prise de connaissance de son environnement, par une réunion avec un gros client. Il allait falloir assurer.

Marcus était toujours en train de découvrir son nouveau bureau lorsque le

directeur entra.

« Prêt mon petit ? Il va falloir faire vos preuves aujourd'hui, ce client est une vraie mine d'or, nous devons garder sa confiance.

- Oui, Monsieur, répondit Marcus en suivant le directeur dans la salle de conférence, à la rencontre d'un homme à l'embonpoint prononcé et à l'air austère.

- Ah, Monsieur Clarence, soyez le bienvenu parmi nous. Je vous présente Marcus Berniou, notre nouveau commercial chargé de votre suivi.

- Enchanté Monsieur Clarence, soyez assuré que votre dossier sera traité avec le plus grand professionnalisme, vous pouvez me faire confiance.

- Je l'espère bien. Pouvons-nous nous asseoir maintenant pour discuter de ma nouvelle affaire ?

- Mais bien sûr, je vous en prie. »

Alors que le client se retournait, Marcus sentit son pied partir droit devant lui. C'est dans un mélange d'effroi et d'impuissance qu'il suivit des yeux sa course jusque dans le postérieur de Monsieur Clarence, qui se retourna, rouge de colère.

« Mais qu'est-ce qu'il vous prend ? Vous vous moquez de moi ?

- Je... Je ne sais pas ce qui est arrivé monsieur. Je... Je vous demande pardon.

- Mais il est malade votre commercial, il faut le faire soigner ! Hors de question que je reste client chez vous quand je vois qui vous embauchez ! Au revoir ! »

Monsieur Clarence quitta la pièce avec précipitation. Le directeur n'essaya même pas de lui courir après.

« Bon Dieu Marcus, mais qu'est-ce qu'il vous a pris ? Vous n'allez pas bien ?

- Je ne sais vraiment pas Monsieur, je suis désolé, je ne vois aucune explication à ce qui a bien pu se passer.

- Quoi qu'il en soit, je ne peux pas garder un danger public tel que vous dans mon entreprise. Vous êtes renvoyé ! »

* * *

Marcus resta seul dans le bureau, encore sous le choc de ce qui s'était produit. Si ses jambes réagissaient toutes seules, cela pouvait être pratique pour la danse, mais handicapant si elles se mettaient à n'en faire qu'à leur tête. Il continuait à essayer de trouver une explication plausible, de comprendre, tandis qu'il quittait les locaux qui n'avaient pas eu le temps de devenir familier. Une fois à l'air libre, il s'assit sur le premier banc qu'il vit, en bordure d'un parc. Il devait être malade, voilà qui était une explication presque rassurante. Il fallait donc aller chez le docteur. Il se leva, voulu partir en direction du centre ville. Ses jambes en décidèrent encore une fois autrement. D'une peur presque résignée, Marcus abandonna l'idée de reprendre le contrôle et se laissa guider.

Il marcha pendant deux longues heures, mené par cette force invisible qui semblait prendre de plus en plus confiance en elle. Il finit par arriver devant un commissariat de quartier.

« Oh non. Oh non, pas là. Surtout pas. N'importe quoi mais pas ça. » supplia-t-il.

Oh, si. Malgré lui, il entra dans le commissariat. Cependant, le pire n'arriva pas, si l'on peut dire. Marcus se mit subitement à danser les claquettes devant des gendarmes médusés, amusés ou irrités et des prévenus hilares.

« Allez mon garçon, va cuver ton vin ailleurs ou on te coffre ! Lui ordonna un homme dans la cinquantaine, presque chauve, l'air important.

- Je... Je fais ce que je peux. Et je ne suis pas saoul, je vous assure.

- C'est ça ouais. Et moi je suis Jeanne d'Arc, j'entends des voix. »

Cette remarque fit éclater un fou rire parmi les gendarmes. Au même moment, Marcus reprit le contrôle de ses jambes.

« Je suis désolé, vraiment. Je m'en vais.

- Attends mon gars, viens souffler dans le ballon qu'on voit le record que tu atteins. »

Il n'eut d'autre choix que de s'exécuter et les représentants de la loi furent

obligés d'admettre qu'il n'avait pas avalé une goutte d'alcool de la journée lorsque l'éthylotest électronique afficha un beau zéro clignotant. Il se fit chasser, avec le conseil de se faire suivre par un psychiatre. Option à considérer se dit Marcus. Décidément, tout était bizarre depuis qu'il avait acheté ces chaussures.

Les chaussures ? Mais oui, c'était donc ça ! Les chaussures ! Elles devaient être hantées ou possédées ! Il s'arrêta net, se trouvant complètement ridicule de ne serait-ce qu'envisager une option pareille. Il devait cependant admettre que ça ne lui coûterait pas grand chose de se débarrasser de ces choses maléfiques. Il profita d'avoir pleine possession de ses moyens pour se rendre dans la boutique de chaussures la plus proche. Une paire de tennis blancs confortables remplacèrent vite l'objet de ses angoisses. C'est d'un pas léger qu'il rentra chez lui, après avoir fait un détour par la décharge publique pour y jeter dans un cri de victoire les souliers maudits. La faim le dévorait, il déjeuna de bon appétit et passa l'après-midi à ne rien faire, profitant simplement du moment, plus soulagé par le fait de s'être débarrassé d'un objet potentiellement dangereux qu'effrayé à l'idée de devoir à nouveau chercher du travail. Un sommeil de plomb le surpris dans la soirée et aucun rêve ne vint perturber son repos mérité.

* * *

Le lendemain il s'éveilla reposé, pris son petit déjeuner, prit une longue douche chaude et voulu aller rendre visite à son meilleur ami, Jean. Il se mit en quête des baskets achetées la veille. Il ne les trouva pas au pied du lit où il pensait les avoir mises, ni dans son placard à vêtements. D'ailleurs plus aucune paire de chaussures ne trônait en bas des étagères. Marcus commença à sentir la sueur perler le long de son front. Il se baissa, souleva la lourde couverture qui le gênait et regarda sous le lit. « Elles » étaient là ! Les chaussures maudites, les souliers hantés, les pompes possédées. Elles étaient revenues ! Comment ? Il n'en avait aucune idée. Et ses autres paires. Envolées. C'était donc bien les chaussures achetées au vide-grenier qui étaient à l'origine de ses ennuis. Voilà que le cauchemar semblait vouloir durer. C'en était trop. Pris de panique, Marcus s'habilla,

sortit dans la rue pieds nus, sentant le cuir noir et froid des souliers sur la paume de ses mains. Il alla jusqu'au bord du fleuve, attacha les lacets autour d'une grosse pierre et jeta le tout dans l'eau. Là, peut être qu'elles auraient du mal à refaire surface. Il se rendit ensuite au magasin de chaussures, acheta une nouvelle paire de tennis sous l'air interrogateur du vendeur et rentra chez lui. Il passa le reste de la journée prostré dans un angle du canapé, attendant avec angoisse la réapparition potentielle des souliers hantés. Épuisé, il s'endormit sur place alors que le soleil était couché depuis longtemps.

Le lendemain, il s'éveilla en sursaut et son premier réflexe fut de chercher ses baskets des yeux. Plus de baskets devant le canapé. Instinctivement, il se dirigea vers le placard tout en sachant ce qu'il allait trouver. Rien. Il ne restait qu'un endroit à inspecter. Sous le lit. Le souffle court, Marcus s'agenouilla sur le tapis rêche bon marché, souleva la couverture toujours défaite de la veille et retint un cri. Elles étaient là ! A nouveau ! Impossible de penser que la veille ces chaussures avaient passé plusieurs heures dans l'eau. Le cuir brillait comme s'il avait été ciré peu de temps auparavant, sa souplesse laissait penser que les souliers étaient neufs, aucune marque ne permettait de dire qu'ils avaient été portés. Marcus sentit une boule lui nouer la gorge, les larmes monter dans ses yeux. Après un instant de totale panique, il se saisit des chaussures, les amena à l'évier qu'il boucha, descendit dans le garage chercher le bidon d'essence qu'il gardait toujours en cas de panne et versa le liquide inflammable sur ces chaussures maléfiques. Il gratta ensuite une allumette et la jeta sur la mixture. L'odeur de l'essence se mêla à celle du cuir brûlé. Il resta devant l'évier, ne prêtant quasiment aucune attention à la fumée opaque qui se dégageait et menaçait de l'étouffer. Il voulait être sûr de les voir disparaître.

Plusieurs dizaines de minutes s'écoulèrent ainsi. Enfin, les flammes s'éteignirent, ne laissant dans l'évier qu'une masse difforme et fumante au milieu d'un tas de cendres. Marcus fit couler de l'eau froide sur le tout, qu'il fourra ensuite dans un sac. Il alla, comme la veille, acheter de nouvelles baskets blanches, si douces et sans danger. Le vendeur leva un sourcil curieux devant les yeux rouges,

les cernes prononcées et l'odeur entêtante de brûlé mais resta discret et la transaction se passa presque sans un mot. Nouvellement équipé, Marcus prit sa voiture et sortit de la ville. Dans un endroit désert, il avisa un champ en friche. Il se gara sur le bas-côté de la route, sortit la pelle qui était restée dans son coffre après les travaux chez sa grand-mère, puis enterra le reste des chaussures à environ un mètre de profondeur, en milieu de champ pour ne pas être repérable de la route. Il rentra alors chez lui et réalisa qu'il n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner de la veille. Il se prépara un repas simple, à base de pâtes et de viande froide, puis alluma la télévision, qu'il regarda à peine, bercé par les bruits, présence rassurante dans un appartement vide. Le soir, il mit du temps à trouver le sommeil, pensant avec angoisse au lendemain matin. Plusieurs cauchemars vinrent le perturber, dans lesquels les chaussures de cuir noir le menaient jusqu'au pont enjambant le fleuve et lui faisaient franchir la rambarde avant de le forcer à sauter dans l'eau pleine de remous, une vingtaine de mètres plus bas.

* * *

Le matin vint. Sans même descendre de son lit, avant même d'être bien sûr d'être réveillé, Marcus souleva la couverture, pencha la tête pour apercevoir le dessous du lit. Rien. Si ce n'étaient quelques moutons de poussière accrochés dans les poils du tapis. Il n'en crut pas ses yeux. Lorsqu'il réalisa vraiment, un cri de joie monta à ses lèvres et, euphorique, il se mit à sauter sur le lit. Puis, de bonne humeur et la faim au ventre, il sortit de la chambre et se dirigea vers la cuisine. Quelque chose sur le canapé attira son attention. Une forme sombre se détachait sur le tissu rouge du canapé. Il appuya sur l'interrupteur afin d'éclairer la pièce encore plongée dans le noir. Son doigt resta figé sur l'appareil ; sa bouche s'ouvrit dans un rictus d'horreur ; son corps se mit à trembler de façon incontrôlée. Sur le canapé semblait attendre bien sagement une paire de chaussures de cuir noir, à l'état neuf. Marcus se laissa glisser sur le sol, abattu. Comment pouvait-il lutter contre ça ? Il ne savait plus quoi faire d'autre. La sonnette de l'entrée le fit sursauter et le tira de sa rêverie. Il se dirigea tel un zombie vers l'interphone.

« Marcus ? C'est Jean, tu m'ouvres ?

- Ou... Oui bien sûr. Une minute. »

Marcus ouvrit la porte et attendit son ami dont les pas raisonnaient dans la cage d'escaliers.

« Salut mon vieux. Ça ne va pas ? Tu as une tête de déterré.

- Non, pour tout dire ça ne va pas du tout, répondit un Marcus maintenant au bord des larmes.

- Oulah, viens donc sur le canapé et raconte-moi tout.

- Non, je préfère rester loin du canapé.

- Ben pourquoi ? Il ne va pas te mordre ! railla son ami.

- Le canapé non, mais les chaussures dessus, qui sait ?

- Mais qu'est-ce que tu me chantes là ? »

Marcus lui raconta tout. Depuis son achat jusqu'à ses tentatives désespérées de se débarrasser des souliers qui lui avaient fait subir plusieurs humiliations. Quand il eut fini, il attendit, le regard baissé, sans parler, que son ami réagisse. Ce dernier, d'abord abasourdi et silencieux, partit d'un grand éclat de rire.

« Ah ah, mon vieux décidément tu ne changes pas, toujours aussi blagueur !

- Mais Jean je te jure que...

- Allons, tu me prends pour qui ? Si tout ce qui arrivait était vrai, tu ne crois pas que tu serais allé retrouver ton vendeur pour lui rendre sa camelote ? Et quand bien même, elle est un peu trop invraisemblable ton histoire. Bon, c'est pas tout, mais j'ai un entretien cet après-midi et je dois me préparer. Merci pour l'instant détente en tout cas. Je t'appelle ce week-end et on se fait une bouffe, Ok ? Bon, salut. Et repose-toi, t'as une sale tête. »

Marcus resta en tête à tête avec la paire de souliers. Retrouver le propriétaire. Non, il n'y avait pas pensé. Quel idiot il faisait ! Il n'aurait qu'à aller au vide-grenier du dimanche et demander à l'homme de reprendre sa possession. A moitié rassuré par cette décision, il décida également de ne pas sortir de chez lui jusque là afin d'éviter toute perte de contrôle et un trou dans son compte en banque

dû à l'achat de nouvelles paires de baskets.

* * *

Les jours suivants passèrent lentement, dans l'attente du dimanche et de la délivrance attendue. Les vendeurs de vides-greniers étaient très souvent des habitués, le jeune homme pâle avait de grandes chances d'être présent. Au pire, un autre vendeur devait le connaître, ça n'allait pas être bien difficile de lui mettre la main dessus. Au jour-J, Marcus se prépara à sortir. Il rasa de près la barbe qui poussait depuis le lundi, essaya tant bien que mal de se rafraîchir le visage pour faire disparaître les cernes bleutées qui entouraient ses yeux, puis enfila une tenue décontractée mais soignée, avec pour but de donner la meilleure image possible au vendeur sans qu'il puisse soupçonner quoi que ce soit. Il se rendit au même magasin de chaussures que les autres jours et acheta cette fois-ci une paire de souliers en fine toile blanche, ajoutant à son apparence de touriste soigné.

Il se rendit d'un pas presque léger dans le quartier où se déroulait le vide-grenier. Il retrouva le chemin dans les ruelles bondées et se dirigea immédiatement vers l'emplacement supposé du jeune homme de la semaine passée. Mais là, stupeur : ce n'était point le vendeur attendu qui se trouvait derrière l'étalage, mais une vieille dame voûtée assise sur un transat en toile. Sueur froide, instant de panique, pétrifié devant l'étalage de vieux vêtements et bibelots. Marcus se reprit rapidement et trouva la force de demander d'une voix tremblante :

« Excusez-moi, Madame, connaissez-vous par hasard la personne qui utilisait cet emplacement la semaine dernière ?

- Oh, le beau jeune homme brun mélancolique vous voulez dire ?

- Oui ! Exactement ! C'est ça ! Brun et mélancolique ! Belle description ! s'enthousiasma Marcus, voyant enfin la lumière au bout du tunnel.

- Non, je suis désolée. Il était arrivé dans le quartier il y a quelques semaines à peine et il est reparti aussi vite qu'il était venu samedi dernier, comme s'il était poursuivi par le Diable en personne. »

Cette nouvelle l'anéantit. La brave femme ne se doutait pas que la vérité n'était pas si éloignée de cette assertion pleine de superstition. Il devait pourtant y avoir un moyen de se débarrasser de ces chaussures, puisque c'était maintenant lui qui les avait en sa possession. Et d'abord, comment l'autre les avait-il obtenues en premier lieu ? Comme si elle lisait dans ses pensées, à moins que ce ne fut pour assouvir un besoin de commérage, la vieille dame reprit.

« Je me rappelle de son arrivée, il avait acheté plusieurs costumes complets au Père Roger, « le fou du village » comme on l'appelait. Dès que le pauvre homme était dans la même pièce qu'une paire de chaussures, il devenait hystérique. Il refusait d'aller autrement que pieds nus. Il a fallu l'interner. Une bien triste histoire, ça oui. » conclut-elle en secouant tristement la tête.

Une troisième victime donc. Son destin n'était pas très encourageant. Mais son successeur avait réussi à fuir sans trop de dommage, lui. A moins que...

« Est-il est arrivé des choses un peu... particulières au jeune homme quand il était là ?

- Particulières... reprit l'ancêtre, les yeux dans le vague. Oui ! Oh, quelle affreuse histoire, je ne sais pas si je dois la raconter...

- Je vous en prie, fit-il implorant. J'ai besoin de savoir, c'est important. »

Il ne savait pas pourquoi, mais il sentait qu'il devait détenir tous les éléments possibles afin de trouver la solution. La peur noua son ventre dans l'attente des révélations.

« Il paraît qu'après seulement quelques jours de travail, alors que rien ne le laissait présager, le pauvre enfant à voulu mettre fin à ses jours en tentant de sauter depuis le haut du building où il travaillait. Les pompiers l'ont rattrapé in extrémis alors qu'il s'accrochait à une bordure en béton, regrettant visiblement son geste. Voilà tout ce que je sais. Quelques jours après, il vendait tout ce qu'il pouvait et

disparaissait. J'espère qu'il va bien, le pauvre. Mais... Monsieur ! Ça ne va pas ? »

Il s'était vu en rêve sur le pont et pendant que son interlocutrice parlait il s'était également vu, lui, essayant de s'accrocher désespérément à la corniche après que les chaussures l'ait conduit à commettre l'irréparable contre son gré. Même s'il retrouvait l'ancien propriétaire des souliers, il était évident qu'il ne les reprendrait pas. Lui-même n'en ferait rien. Mais s'il n'agissait pas rapidement... Il sentit toute force le quitter. Le monde devint flou devant ses yeux. Il perdit connaissance.

* * *

« Ça va mieux, jeune homme ? lui demanda le visage inquiet qui se penchait sur lui.

- Euuuh... Oui, merci.

- Je vais vous chercher à boire, ne bougez pas. »

Il essayait encore de recouvrir ses esprits. Il était allongé sur un canapé dans un endroit inconnu, visiblement la maison de sa bienfaitrice. Cette dernière était en train de parler à un homme en fauteuil roulant, qu'il identifia comme étant son mari. L'odeur qui provenait du bouquet posé sur la petite table était rassurante et le verre d'eau fraîche qu'on lui apporta lui fit un bien fou et lui éclaircit l'esprit. Déjà, elle reprenait.

« Ce sont des voisins qui m'ont aidée à vous amener jusqu'ici, des gens vraiment gentils. Je n'aurais certainement pas pu seule et mon mari a beau s'être habitué à sa condition depuis la guerre, vous êtes un grand gaillard ! »

Marcus acquiesça et laissa la brave femme parler encore et encore, comme mue par le besoin d'évacuer l'angoisse causée par les événements, tandis que son mari était reparti dans une autre pièce. Il en profita pour réfléchir à son problème, sans oublier de faire de temps à autres de petits signes de tête et autres

grognements montrant son accord avec des paroles qui ne le touchaient plus. La solution était si évidente qu'elle le frappa de façon inattendue. Le coin de sa bouche se souleva doucement pour finir en un franc sourire. Il leva les yeux, qu'il plongeait dans ceux, bleus et encore angoissés, de son hôtesse qui, surprise par ce mouvement franc, se tut. Profitant du répit, Marcus prit le sac qui avait été déposé soigneusement aux pieds du canapé et en sortit les souliers.

« Je vous remercie de vous être occupé de moi comme vous l'avez fait. Je suis désolé de vous avoir causé du soucis...

- Pensez donc ! Ce n'était rien, je vous assure. Je vois que vous reprenez des couleurs, je suis rassurée.

- Je tiens néanmoins à vous remercier. Si vous n'acceptez pas pour vous, acceptez au moins pour votre mari. J'ai cette paire de chaussures qui ne me va pas du tout, j'ai pris la mauvaise taille, voyez. »

Tout en parlant, il sut qu'il disait vrai. Les souliers s'étaient déjà adaptés à la taille de leur futur propriétaire.

« Ma foi, ça irait bien à mon époux, en effet... J'ai l'impression que vous êtes bien décidé, jeune homme, je sens que j'aurais du mal à vous faire changer d'avis. C'est d'accord. Mais avant de partir, laissez-moi vous servir de mon gâteau aux poires, en guise de paiement.

- Si cela vous fait plaisir, j'accepte avec joie. » Répondit un nouvel homme, au sourire franc et confiant.

L'époux de Louise (il avait appris le prénom de la noble femme avant de partir) avait de toute évidence apprécié le geste du généreux inconnu et s'était empressé de porter sa nouvelle acquisition. Que quelqu'un d'autre accepte de posséder les chaussures, voilà qui était la clé de tout ! Marcus se sentait léger et voulu profiter de l'après-midi pour se promener là où *lui* déciderait d'aller, souriant béatement et profitant du parfum des arbres comme s'il avait été privé de vie pendant plusieurs années. Il partait l'esprit tranquille : le nouveau propriétaire des

chaussures ne pouvant marcher ni même se tenir debout, le maléfice ne pourrait plus s'accomplir. En chemin il appela ses amis, qu'il semblait avoir perdu de vue depuis une éternité, afin de leur proposer une soirée au Club. Il avait hâte de prouver au monde entier qu'il ne savait enfin plus danser.

Elsa Flandin